

ARLEQUIN PEINTRE,

OU

L'ENLEVEMENT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. DE ROUGEMONT.

*Représenté sur le Théâtre du VAUDEVILLE, le 18  
Octobre 1806.*

---

A PARIS,

Chez MALDAN jeune, au dépôt de pièces de Théâtre,  
anciennes et nouvelles, rue St-Denis, n.º 169.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

~~~~~

CASSANDRE, *homme de lettres, oncle*  
*d'Argentine.* M. LENOBLE.

ARLEQUIN, *Peintre.* M. LAPORTE.

ARGENTINE, *Nièce de Cassandre.* Mme. THESIGNY.

GILLES, *Factotum de Cassandre.* M. FICHET.

DEUX PARENS DE CASSANDRE. MM. { CARRE.  
DURAN.

AUTRES PARENS.



---

*La Scène est à PARIS, chez Cassandre.*

---



# ARLEQUIN PEINTRE,

O U

## L'ENLEVEMENT,

VAUDEVILLE.



*Le Théâtre représente un Salon ; à droite une bibliothèque , à gauche un cabinet , etc.*



### SCÈNE PREMIÈRE.

GILLES, *arrangeant la salle.*

TROIS heures ! Allons , point de paresse , préparons tout pour la lecture de ce soir.

*Air : Suzon sortait de son village.*

Tandis que rien ne nous tracasse  
 Rangeons tout sans faire fracas ;  
 Mettons chaque chose à sa place :  
 J'en vois beaucoup qui n'y sont pas.  
     Molière ici ,  
     Racine aussi ;  
 Là , de Corneille plaçons chaque tome :  
     Allons , allons  
     Et travaillons ;  
     Oui , soyons prompt  
     A ranger ce salon.  
 Monsieur Cassandre est un bon-homme ;  
 Ici bientôt il se rendra ,  
 Et pendant le tems quil lira  
 Je pourai faire un somme.

Secrétaire, commis et commissionnaire de cet homme universel, je n'ai pas le temps de prendre le moindre repos. Dès le matin il faut copier ce qu'il fait, défait et refait. Ah ! si je n'avais pas la certitude de devenir l'époux de sa nièce, j'abandonnerais bien vite le métier; mademoiselle Argentine ne paraît cependant pas m'aimer beaucoup; c'est une fille bel-esprit à qui la lecture tourne la tête; heureusement monsieur Cassandre a chassé de chez lui ce mauvais sujet d'Arlequin, qui était assez disposé à mettre en action avec ma future les romans qu'elle lisait; et... mais, j'apperçois mademoiselle Argentine.

## SCÈNE II.

ARGENTINE, GILLES.

ARGENTINE, *un livre à la main et sans voir Gilles.*

Avec quel feu Lovelace cherche à persuader Clarisse !  
Quelle brûlante éloquence il déploie pour la séduire. Quel auteur que ce Richardson !

AIR : *Adieu, je te fais bois charmant.*

Je crois pourtant que les portraits  
Au vrai sont par fois infidèles ;  
Dans la société jamais  
Je n'ai rencontré ses modèles.  
est-ce par respect pour les mœurs,  
Ou faute d'esprit ou de grâce ?  
Parmi nos jeunes séducteurs  
Je ne vois plus de Lovelace.

GILLES.

Fort bien mademoiselle ; Ah ! comme les romans vous font tourner la tête.

ARGENTINE.

Arlequin en faisait autant.

GILLES.

Croyez-moi ; laissez cette lecture pernicieuse.

ARGENTINE.

Que dis-tu ? Elle est charmante , instructive !

GILLES.

Ah ! Mademoiselle lit des romans pour s'instruire.

ARGENTINE.

*Air*

Ces livres-là plaisent toujours ;  
Plus j'en lis et plus j'en veux lire ;  
Dans la science des amours  
Fille à mon âge aime à s'instruire.  
Et si bercé d'un fol espoir ,  
Arlequin devenait plus tendre ,  
Je suis bien aise de savoir  
Comment on fait pour ce défendre.

GILLES.

Est-ce qu'une demoiselle a besoin d'apprendre ces choses-là.

ARGENTINE.

J'avoue qu'il y a des gens avec qui l'envie de se défendre vient si naturellement.

GILLES.

Si vous ne lisiez du moins que la Belle Maguelone , le Chapeau de Fortunatus , les quatre fils Aymond ; ces livres-là ne peuvent corrompre le cœur d'une jeune personne.

ARGENTINE.

Mais ils ne lui apprennent rien ; dans ceux que je lis je puise l'amour de la sagesse ; je vois quels sont les pièges que l'on tend à l'innocence , et j'apprends à m'en garantir.

GILLES.

La précaution était bonne avec Arlequin , il était si entreprenant !

ARGENTINE.

C'est son seul défaut.

G I L L E S.

Monsieur Cassandre a bien fait de le renvoyer, car je crois que depuis son départ vous avez un peu plus d'amour pour moi.

A R G E N T I N E.

Pas davantage.

G I L L E S.

Je fais pourtant tout ce que je peux pour vous plaire; mes complaisances pour monsieur Cassandre ne viennent que de mon amour pour vous.

*AIR : Souvent la nuit quand je sommeille.*

Flattant votre tuteur sans cesse ,  
J'approuve tout ce qu'il écrit ;  
Et dans ces vers que je caresse  
Je trouve même de l'esprit.  
Enfin s'il me lit un ouvrage ,  
Sur ses défauts loin d'appuyer ;  
Je n'ai pas l'air de m'ennuyer  
Peut-on vous aimer davantage ?

A R G E N M I N E.

Ah ! pourquoi mon Arlequin n'a-t-il pas eu la même complaisance ?

G I L L E S.

Votre oncle m'est redevable de plusieurs projets.

A R G E N T I N E.

Qui ont dérangé sa fortune.

G I L L E S.

C'est moi qui l'ai fait connaître.

A R G E N T I N E.

Et vous appelez cela un service ?

G I L L E S.

C'est moi qui l'ai décidé à lire ses ouvrages au public.

A R G E N T I N E.

Et vous vous dites son ami ?

G I L L E S.

Oui, mademoiselle, son ami, son meilleur ami.  
Moi seul je pouvais lui donner desemblables conseils.  
Aussi m'a-t-il promis votre main.

A R G E N T I N E.

Jamais je ne serai votre femme.

G I L L E S.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

AIR : *Ah! que je sens d'impatience.*

Ah! que'le douce jouissance  
D'épouser un homme d'esprit.  
Partout on admire, on encense,  
On répète ce qu'il écrit.

On cite

Son mérite;

Chez les grands on l'invite :

Il parvient aisément

Au plus haut rang.

Sa femme jamais ne le quitte,

Près d'elle chacun est gâlant ;

On dit en voyant

Ce couple charmant

Grâces et talent

S'unissent, souvent,

Vraiment

Souvent,

Oh ! très-souvent.

C'est un concert de louanges ; que madame a de  
beauté, que monsieur a d'esprit ! C'est Appollon  
sous les lois de Vénus ; ah ! mademoiselle Argen-  
tine, quel bonheur quand vous serez ma femme !  
Avec quel délice. . . . .

Je pense (*bis*) tout ce qui m'attend.A R G E N T I N E, *à part.*

Et Arlequin qui ne vient pas.

GILLES, *à part.*

Elle soupire; un peu de galanterie, et elle est à moi. (*Haut*) mademoiselle, d'après votre goût pour la lecture, je me suis muni de livres capables de vous distraire agréablement; d'abord voilà une tragédie fort belle que j'ose vous offrir.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon-homme.*

La rime en est toujours exacte ,  
Et l'intérêt en est profond ,  
Reconnaissance au premier acte ,  
Et reconnaissance au second ,  
Dès que le troisième commence  
Tous les acteurs sont reconnus.

ARGENTINE.

A force de reconnaissance ,  
On ne s'y reconnaîtra plus.

GILLES.

Préférez-vous un poème ? Choisissez : en voilà de toute espèce ; grands , petits , sombres , gais , ennuyeux.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

L'un chante la gloire des rois ,  
L'autre le deuil de la nature ,  
Et d'un poème tous les mois  
S'enrichit la littérature.

ARGENTINE.

Oui, je sais bien qu'au dieu du goût  
Chacun cherche à payer ses dettes.

Mais,

On voit des poèmes partout ,  
Partout on cherche des poètes.

GILLES.

En voici un de mon cousin, jeune homme d'une grande espérance.

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

Pour son début, de la cuisine  
Il rima les secrets nouveaux ,

Aussi

Aussi dans cette œuvre badine,  
Trouve-t-on d'excellens morceaux.

ARGENTINE.

Ce succès a tourné sa tête,  
Et maintenant ce jeune auteur  
Parle de la danse en poète,  
Et fait des vers comme un danseur.

GILLES.

Puisque je ne peux pas trouver le moyen de  
vous plaire, je vous quitte.

ARGENTINE

Que ne parlais-tu plutôt !

GILLES.

Et je vais rejoindre monsieur Cassandre, qui est  
allé au salon.

---

SCÈNE III.

ARGENTINE, *seule.*

JE ne conçois rien à la conduite d'Arlequin ; et je  
n'en vois aucun exemple dans les romans que je  
lis ; au lieu de se prêter aux manies de mon tuteur,  
qui l'avait pris pour secrétaire, il se fait renvoyer  
et détruit ainsi tout espoir d'hymen entre nous !  
Ah ! quand le reverrai-je ?

---

SCÈNE IV.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Argentine !

ARGENTINE, *étonnée.*

C'est sa voix.

ARLEQUIN.

Oui, ma bonne amie, c'est moi-même.

ARGENTINE

Comment as-tu fait pour arriver jusqu'à moi.

ARLEQUIN.

AIR : *de la Hullin.*

Près d'ici caché ce matin ,  
J'ai vu sortir monsieur Cassandre ,  
Et ton Arlequia  
A soudain

De te voir formé le dessein .  
A ta porte las d'attendre ,  
Je me glissais doucement ,  
Mais quand je crois te surprendre ,  
C'est Gilles qui me surprend .  
Juges de mon étonnement ,  
Quand par le bras il vient me prendre ;  
Je lui propose galemment  
De nous expliquer poliment .  
Monsieur ose se prétendre  
Chargé de te surveiller ,  
Et pour fuir m'engage à prendre  
Le chemin de l'escalier .  
A ce propos inattendu ,  
Ma batte répond pour moi-même ,  
Et jamais , j'en suis convaincu ,  
Ma batte n'a tant répondu .

ARGENTINE.

Tu ne serais pas réduit à chercher de pareils moyens , si tu avais resté auprès de M. Cassandre.

ARLEQUIN.

Ma bonne amie ; il m'était impossible de partager ses ridicules , de le voir toucher aux chefs-d'œuvre de nos grands-maîtres , sans être pénétré de colère et d'indignation ; à propos , que refait-il maintenant ?

ARGENTINE.

Un éloge de Voltaire.

ARLEQUIN.

Il en veut donc bien à ce grand homme.

AIR : *L'un est le fils du sentiment.*

Tous ces modernes Vadius ,  
Fléau de la littérature ,  
Aux partis tour à tour vendus  
Vomissent l'insulte et l'injure.  
S'humiliant à notre gré ,  
Un peu d'or les corrompt , les change ,  
Mais par leur censure honoré ,  
On est flétri par leurs louanges.

A R G E N T I N E .

Toujours des épigrammes.

A R L E Q U I N .

En parlant de monsieur Cassandre , c'est si naturel ; un homme qui loue Voltaire , refait Racine , retouche Corneille , change Molière , il ne lui manque plus que de refondre un grand opéra.

A R G E N T I N E .

Cela pourrait bien lui arriver ,

A R L E Q U I N .

Et continue-t-il toujours de lire ses ouvrages au public ?

A R G E N T I N E .

AIR : *La vigne de Claudine.*

Rempli de confiance ,  
Depuis un mois entier ;  
Il montre la science  
Qu'enseignait le Tessier.

A R L E Q U I N .

Moi , je crois qu'à l'entendre  
On ne peut rien gagner ,  
Et qu'il devrait l'apprendre  
Au lieu de l'enseigner.

A R G E N T I N E .

Ce genre de spectacle a été si commun depuis qu'on a vu un auteur estimable en donner lui-même l'exemple.

A R L E Q U I N .

Pour celui-là , sangodémi ! ses lectures n'ont fait qu'ajouter à sa gloire.

AIR : *L'amour aura soin de l'instruire.*

A peine il quitta le théâtre,  
Témoin de ses succès constants,  
De son art toujours idolâtre,  
Il lui consacra ses instans ;  
Dans ses instructives séances,  
Il en révéla les secrets ;  
Mais en doublant nos jouissances  
Larive doubla nos regrets.

Mais qui peut donc maintenir monsieur Cassandre dans le goût de lire ainsi ses ouvrages ?

A R G E N T I N E .

L'amoureux de ma dot , monsieur Gilles.

A R L E Q U I N .

Le coquin !

A R G E N T I N E .

Il est plus adroit que vous, il flatte mon oncle, il l'appelle un grand homme, et mon oncle le croit.

A R L E Q U I N .

Mais s'il ne faut que le flatter, je compte lui faire une proposition qui le flattera ; tu sais que j'ai quitté la poésie pour la peinture.

A L G E N T I N E .

Oui, et je sais aussi que tu devais exposer au salon.

A R L E Q U I N .

Cela ne m'a pas été possible : il y a tant de tableaux !

AIR : *Du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Jamais peut-être le sallon ,  
Argentine , tu peux me croire ,  
En portraits ne fut si fécond ,  
Si fécond on tableaux d'histoire.  
Les chefs-d'œuvre de ces messieurs  
Ne laissant plus aucun espace ,  
A la porte on en voit plusieurs ;

A R G E N T I N E .

Ceux-là sont peut-être à leur place.

A R L E Q U I N .

Il en est qui font honneur à l'école française ;  
un surtout mérite de fixer l'attention publique.

A R G E N T I N E .

Quel est ce sujet ?

A R L E Q U I N .

Une scène du déluge.

Air : *Romance de Téniers.*

Oui, ce tableau que chacun vante  
Captive notre œil enchanté ;  
Mais du fléau qu'il représente  
Combien le cœur est attristé ;  
Infortunée ! on croit encore entendre  
Les sombres cris de ta douleur ,  
Et sous les pleurs que tu nous fais répandre ,  
Grandit le laurier de l'auteur.

A R G E N T I N E .

On vante le portrait de M.<sup>e</sup> Lavallière aux Carmélites.

A R L E Q U I N .

En effet il est charmant.

Air : *Vaudeville d'Arlequin musard.*

Lavallière toujours émue  
Au souvenir de son bonheur ,  
Sur un lys a jeté la vue ;  
Ses traits en offrent la paleur ,

Il ranime une ardeur brûlante,  
Elle sent chanceler sa foi,  
Et d'un dieu l'épouse mourante  
N'est plus que l'amantè d'un roi.

A R G E N T I N E

On dit que plusieurs peintres ont offert les traits  
d'un grand monarque sans en saisir la ressemblance.

A R L E Q U I N.

Elle était pourtant facile à saisir.

Air : *Si Dorilus.*

Voulez-vous que ce personnage  
Sois reconnu sans nul effort ?  
D'Achille peignez le courage,  
La prudence du vieux Nestor ;  
D'Auguste peignez la clauence,  
Les vertus de Charles le grand,  
Du bon Henri la bienfaisance,  
Et le portrait sera frappant.

A R G E N T I N E.

Mais tout cela ne m'instruit pas de ce que tu  
comptes faire pour te reconcilier avec mon oncle.

A R L E Q U I N.

Son portrait.

A R G E N T I N E.

Il est vrai qu'il le désire bien ardemment.

A R L E Q U I N.

Tu vois que pour te plaire, j'aviliss mes pin-  
ceaux et descens jusqu'à la caricature.

A R G E N T I N E.

Chût ! j'entends quelqu'un, c'est mon oncle, re-  
tires-toi, afin qu'il ne soupçonne pas notre intelli-  
gence.

A R L E Q U I N.

Je cours chercher ce qu'il me faut.

---

SCENE V.

ARGENTINE, *seule.*

Puisse-t-il réussir!

---

SCENE VI.

ARGENTINE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Ouf! je n'en puis plus.

ARGENTINE.

Vous êtes fatigué, mon oncle?

CASSANDRE,

Je voulais entrer au sallon, mais la foule m'en a empêché. Ah! si j'étais le maître, dès demain les portes d'entrée en seraient refaites et agrandies.

ARGENTINE.

Toujours de nouveaux progers!

CASSANDRE.

Jusqu'à présent, tous ceux qui me doivent le jour ont réussi et m'ont valu quelque célébrité; pas un journal qui ne s'occupe de moi.

ARGENTINE.

Pour en rire.

CASSANDRE.

as un petit auteur qui n'ambitionne mon suffe.

ARGENTINE.

Pas un homme de goût qui ne s'en passe.

CASSANDRE.

J'ai retouché le père de la comédie.

A R G E N T I N E.

Ce n'est pas là ce que vous avez fait de mieux.

C A S S A N D R E.

AIR : *J'ai vu partout , etc.*

Plein de respect pour ce grand homme  
Et d'assurance en mes talens,  
Il est fort aisé de voi comme  
J'ai rebâti tous ses enfans.  
Du successeur d'Aristophane  
Tu vois que j'ai su m'approcher.

A R G E N T I N E.

Ah ! mon oncle , une main profane  
Le souille en osant y toucher.

C A S S A N D R E.

Plaisanterie déplacée , mademoiselle ; il a résisté  
à tout ce que je lui ai fait.

A R G E N T I N E.

Il est vrai que vous ne lui avez pas fait grand'  
chose.

C A S S A N D R E.

J'ai rajeuni Corneille.....

A R G E N T I N E.

Qui n'était vieux pour personne.

C A S S A N D R E.

J'ai corrigé Racine.

A R G E N T I N E.

Qui vous aurait corrigé autrefois.

C A S S A N D R E.

Mademoiselle , vos répliques.....

A R G E N T I N E.

Ont le mérite de la franchise.

Cassandre.

CASSANDRE.

Votre caractère est loin d'être parfait, et si vous n'aviez que douze ans je vous referais de la tête aux pieds.

ARGENTINE.

Je n'en vauz pas la peine.

CASSANDRE.

Je laisse ce soin à votre futur époux, à Gilles.

ARGENTINE.

A Gilles ?

CASSANDRE.

Oui, mademoiselle, Gilles est un garçon estimable, un homme d'esprit.

ARGENTINE.

C'est précisément pour cela que je ne l'épouserai pas.

CASSANDRE.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle ?

ARGENTINE.

AIR : *Victime des tristes allarmes* (du mari suppose.)

On m'a dit que la solitude  
Plaisait beaucoup aux gens d'esprit,  
Et qu'ils contractaient l'habitude  
De ne travailler que la nuit.  
Tout entier au goût qui l'abusé,  
Hélas ! si notre illustre époux  
Passe les nuits avec sa muse,  
Avec qui les passerons-nous ?

CASSANDRE.

Gilles prône mes ouvrages, et je lui dois une récompense.

ARGENTINE.

Rien de plus juste ; mais je ne puis me charger  
d'acquitter votre dette.

CASSANDRE.

AIR : *Du vaudeville de folie et raison.*

A mes ordres docile,  
Contractez cet hymen,  
Songez qu'à l'ami Gille  
J'ai promis votre main.

ARGENTINE.

Gille a l'humeur sombre et jalouse ;  
La mienne me porte au plaisir ;  
Ah ! songez que si je l'épouse,  
Vous répondrez de l'avenir.

CASSANDRE.

A mes ordres , etc.

ARGENTINE.

Soyons prudente et sage,  
Et cachant mon dessein,  
Allons de cet orage  
Prévenir Arlequin.

( *Elle sort.* )

---

## SCÈNE VII.

CASSANDRE , *seul.*

Elle raisonnait ! La jeunesse est maintenant si mal  
élevés. Il faudra qu'un de ces jours je refasse quel-  
que trait sur l'éducation, c'est la seule branche  
de littérature à laquelle je n'aie pas encore touché.

---

## SCÈNE VIII.

CASSANDRE , GILLES.

CASSANDRE.

Ah ! te voilà , Gilles.

GILLES.

Je viens du salon, où je croyais vous trouver.

CASSANDRE.

Tu y es entré.

GILLES.

On m'y a porté.

CASSANDRE.

Eh ! bien, qu'y as-tu vu ?

GILLES.

Des femmes qui pleurent, des enfans qui orient,  
des censeurs qui blâment, des artistes qui louent,  
des badants qui regardent en l'air, et qui vous marchent sur les pieds.

CASSANDRE.

Mais les tableaux ; comment sont-ils ?

GILLES.

Il y en a de toutes les couleurs.

CASSANDRE.

On dit qu'on y voit beaucoup de blessés.

GILLES.

Nous avons tant de peintres malades.

CASSANDRE.

AIR : *De l'Enfantine.*

On prétend que cette année  
Notre salon est fécond ;  
Gille en faisant ta tournée  
Qu'as-tu remarqué de bon

GILLES.

Une femme, objet charmant,  
Modèle d'un sexe aimant,

Qui près de l'épouse elle aime ,  
S'empoisonnant en sa douce prière,  
Le sauve par ce mot.

CASSANDRE.

Ce trait est dans le goût ancien.

ENSEMBLE.

CASSANDRE.

GILLES.

Je vois bien que cette année      Vous voyez que cette année  
Notre salon est fécond ;      Notre salon est fécond ;  
Mais en faisant ta tournée      En y faisant ma tournée  
Qu'as-tu remarqué de bon.      J'admiraïs avec raison

GILLES.

Un mari fort complaisant,  
Conduisant très-poliment  
Près de sa femme endormie,  
Jeune et surtout fort jolie,  
Un aimable jouvenceau.

CASSANDRE.

Ce trait est dans le goût nouveau.

ENSEMBLE.

CASSANDRE.

GILLES.

J'aime fort qu'on applandisse      Le spectateur rend justice  
A des tableaux de ce goût,      A des tableaux de ce goût,  
Mais tiens-moi lieu de notice      Mais d'envie et la malice  
En poursuivant jusqu'au bout.      Se glissent toujours partout.

GILLES.

On y voit des indigens,  
Des vieillards et des enfans,  
Des neiges éblouissantes,  
Des tempêtes ravissantes,  
Et des portraits où le nom  
Est inscrit par précaution.

ENSEMBLE.

Je vois d'après ta { tournée  
Vous voyez par ma { tournée

Qu'en tableaux comme en portraits,  
Le salon de cette année  
Est plus fécond que jamais.

CASSANDRE.

Et les batailles sont-elles ? . . . .

GILLES.

Admirables.

AIR :

J'ai, des fameuses pyramides  
Vu le mémorable combat,  
Des Turcs, les hordes homicides  
Eblouissent par leur éclat,  
Et dans cette œuvre du génie,  
Grâces au coloris brillant,  
Chaque mourant est plein de vie.  
Et chaque cheval est parlant.

CASSANDRE.

C'est merveilleux.

GILLES.

En voyant tout ce monde qui circulait autour  
de moi, je me disais : ah ! si monsieur Cassan-  
dre pouvait en voir la vingtième partie assister à  
ses séances littéraires, comme il serait heureux !

CASSANDRE.

Sans doute ; mais tu vois, personne encore.

GILLES.

Ce sera comme les autres fois.

CASSANDRE.

J'ai cependant distribué beaucoup de billets.

AIR : *Des fleurettes.*

Regarde cette liste,  
Vois ce que j'ai donné ;  
Ving-neuf à chaque artiste,  
Dix à chaque abonné.  
Mon cher en faisant ma ronde,  
Pour peu qu'on m'en eût prié,

Moi , j'en aurais envoyé  
A tout le monde.

G I L L E S.

Il y aurait peut-être encore eu de la place.

C A S S A N D R E.

Qu'y a-t-il eu de nouveau pendant mon absence ?

G I L L E S.

Rien ; les lettres de félicitation que vous vous êtes écrites hier matin et que j'ai mises à la petite poste hier soir, vous sont heureusement parvenues aujourd'hui ; voulez-vous les ouvrir ?

C A S S A N D R E.

Inutile ; tu les enverras aux journaux. Dis-moi : les représentations de cette tragédie dont j'ai fait un mélodrame se succèdent-elles avec rapidité ?

G I L L E S.

Je l'ai vue hier monsieur ; mais ce n'était pas un bon jour pour vous.

AIR : *De Calpigi.*

Car loïn de suivre leur usage  
Pendant le cours cet outrage,  
Les acteurs criaient aux éclats ;  
Les danseurs ne s'élevaient pas.  
Si bien que dans toute la salle  
On entendait par intervalle,  
Crier plus bas à chaque acteur,  
Et plus haut à chaque danseur.

C A S S A N D R E.

Que dit-on de moi dans la société ?

G I L L E S.

Un bien infini.

C A S S A N D R E.

Et comment vont les abonnemens de mes lectures ?

GILLES.

Ils diminuent tous les jours.

CASSANDRE.

L'édition complète de mes ouvrages réparera tout cela. Mon ami, tu as eu part à mes travaux.

GILLES.

J'ai recopié ce que vous aviez copié.

CASSANDRE

Tu auras part à ma fortune. J'ai déjà prévenu Argentine de mes intentions, et demain tu seras son mari.

GILLES.

Croyez-vous que je le serai?

CASSANDRE.

Certainement.

GILLES.

Quelle agréable perspective. Ah ! M. Cassandre que ne vous devrai-je pas.

CASSANDRE.

Je te devais cela... Mais je ne me trompe pas c'est Arlequin ! qui l'amène en ces lieux ?

---

### SCENE IX.

GILLES, CASSANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Votre réputation.....

CASSANDRE.

C'est très-flatteur.

ARGENTINE

Je viens vous prier de me faire gagner de l'argent.

CASSANDRE.

Comment.

ARLEQUIN.

En me permettant de vous mettre en vente.

GILLES.

La proposition est comique.

ARLEQUIN.

AIR : *De la Boulangère.*

Monsieur, comme un homme à talent,  
Tout Paris vous renomme,  
Et voudrait avoir franchement  
Le portrait d'un grand homme  
Vraiment  
Le portrait d'un grand homme.

CASSANDRE.

Mon portrait !

ARLEQUIN.

AIR : *Du Vaudeville de la fille en loterie.*

On me le demande partout,  
Hélas ! chaque demande est vaine ;  
On voudrait voir l'homme de goût  
Qui du siècle est le phénomène.  
Je n'en débiterais pas mal,  
Car notre bonne compagnie  
N'osant avoir l'original  
En prendrait chez moi la copie.

CASSANDRE.

Mon cher Arlequin, voilà de ces choses qui  
sont dans le cas de faire tourner la tête.

ARLEQUIN,

Vous n'avez plus cela à craindre.

CASSANDRE.

Quelle gloire !

Arlequin.

ARLEQUIN.

Nous ferons d'abord un portrait en buste pour être placé au salon à côté d'un Appollon écorchant Marsyas, et au-dessous d'un Pradon qu'on m'a commandé; ensuite le dessin d'une gravure pour orner le frontispice de votre melodrame.

CASSANDRE.

Quoi, mon ami!

ARLEQUIN.

*Air : Mon père était pot.*

Vous enrichirez les beaux-arts  
Ainsi que le Parnasse;  
Vous augmenterez les musards  
Que Martinet amasse.

On s'arrêtera,

On admirera

Ce port, cette noblesse :

Même il se pourrait

Que votre portrait

Fit acheter la pièce.

CASSANDRE.

Mon cher Arlequin, mes momens sont précieux, quel temps prendrons-nous?

ARLEQUIN.

Celui de vos séances,

GILLES.

Il a parleu raison; vous êtes à peindre quand vous lisez.

CASSANDRE.

Mais il faudrait commencer.....

ARLEQUIN.

De suite, si vous le voulez.

CASSANDRE.

Si je le veux! Ah! mon ami, quel honneur je vais te devoir.

GILLES.

C'est dommage qu'il n'y ait encore personne d'arrivé.

CASSANDRE.

Je m'y attendais, et ne comptant ni sur la recette ni sur les billets que j'ai distribués, j'ai fait assembler toute ma famille dans un appartement voisin. Elle est là et n'attend que mon ordre pour se montrer.

(*Il va ouvrir la porte du cabinet.*)

---

## SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENS, ARGENTINE, PARENS DE CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Ah ! vive Roquelaure.*

Mes amis prenez place  
Dans ce vaste Salon,  
Et prêtez-moi de grâce  
Un peu d'attention.  
À mon aise je brille :  
Envieux et jaloux ;  
Au sein de ma famille  
Je lirai malgré vous.

CHOEUR.

Chers parens. *etc.*

ARLEQUIN.

On ne peut s'y m'éprendre ;  
En voyant ces gens-là  
La famille Cassandre  
Jamais ne s'éteindra.

COEURS.

Chers parens. *etc.*

GILLES.

Et moi à mon poste. (*Il sort.*)

S C E N E X I I .

LES PRÉCÉDENS , *excepté GILLES.*

CASSANDRE , *d'Arlequin.*

Toi , Arlequin de ce côté.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas que je sois vu.

ARGENTINE , *d'Arlequin, tandis que Cassandre arrange sa table.*

On me marie demain.

ARLEQUIN.

Je le sais.

ARGENTINE.

Quel parti prendre ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien.

CASSANDRE.

Place-toi de manière à ce qu'on ne dérange pas votre dessin. Je te regarderai de temps à autre.

ARLEQUIN.

C'est inutile ; j'aurai les yeux sur vous.

CASSANDRE.

Je vais commencer par un fragment de tragédie lequel est de ma façon. C'est un ami qui veut vaincre les scrupules de son ami.

( *Il lit d'une manière ridicule* )

Prince , n'écoutez plus un devoir rigoureux ,  
Lequel vient s'opposer à vos timides feux.  
Vous adorez Nadire et Nadire vous aime ;  
Osez tout entreprendre , et plein d'un zèle extrême ,  
L'arracher à des nœuds qui feraient son tourment :

Les crimes de l'amour s'excusent aisément.  
 Sans crainte on peut braver une injuste puissance ,  
 Par laquelle s'éteint la plus douce espérance ;  
 En dépit d'un jaloux , gardien de ses appas ,  
 Nadire va bientôt se jeter dans vos bras.  
 Pour que de son honneur on ne puisse médire ,  
 Dans le temple voisin vous irez la conduire ,  
 Et là , sans nul danger , avant la fin du jour ,  
 L'hymen réparera les fautes de l'amour.

Vous avez dû vous appercevoir , messieurs , que  
 ce n'est pas là tout-à-fait le style du vieux Corneille.

ARLEQUIN.

Personne ne s'y est mépris.

CASSANDRE.

J'en suis flatté ; passons à des changemens que  
 j'ai fait à un autre grand homme auquel je me flatte  
 que j'aurais fourni plus d'un trait comique s'il eût  
 existé de nos jours. Je commence par l'amour peintre,  
 dont j'ai fait une espèce de mélodrame anacréontique.

AIR : *De Richard Cœur de-Lion.*

Cet ouvrage léger  
 Va vous permettre de juger  
 Avec quel art j'ai refait  
 Ce qu'en Grèce on avait  
 fait.

Dans ce simple badinage  
 Contre son louable usage ,  
 Notre auteur n'égayait pas ;  
 Moi , j'ai fait en homme habile  
 Des changemens à son style :  
 Vous allez rire aux éclats.

CHŒUR.

Cet ouvrage léger , etc.

CASSANDRE.

Que le plus profond silence  
 Règne dans cette séance ,  
 Elle doit me faire honneur.  
 Messieurs à votre indulgence  
 J'ai plus d'un droit je le pense ,  
 Comme auteur , comme lecteur.

CHŒUR.

Cet ouvrage léger , etc.

CASSANDRE.

Le commencement étant le même, je passerai de suite à la scène XII, laquelle j'ai entièrement refaite.  
Adraste, déguisé en peintre.

ARLEQUIN, *bas à Argentine.*

Comme moi.

CASSANDRE.

Amoureux de la jeune Isidore, fille charmante.

ARLEQUIN.

Comme toi.

CASSANDRE.

Et pupile de dom Pèdre, jaloux, ridicule.

ARLEQUIN.

Comme lui.

CASSANDRE.

S'introduisait chez le tuteur pour y peindre sa maîtresse ; ne trouvant point la scène assez comique, j'ai supposé au tuteur l'envie d'avoir son portrait ; écoutez bien : par prudence il ordonne à quelques-uns de ses gens de se tenir dans l'appartement de surveiller le jeune peintre.

ARLEQUIN.

C'est charmant. Nous voilà en scène.

CASSANDRE, *lisant tour-d-tour pour le peintre, don Pèdre et Isidore.*

» LE TUTEUR. La galanterie de ce peintre m'est  
» étrangement suspecte ; heureusement il est entouré  
» de personnes dont la vigilance m'est connue et qui  
» au besoin contrarieraient ses projets.

ARLEQUIN.

C'est bien là ce que je crains.

CASSANDRE.

» Pendant cet aparté, le peintre regarde sa  
» maîtresse, et cherche à l'embrasser.

ARLEQUIN, *voulant embrasser Argentine.*

Profitons de l'avis.

ARGENTINE

Arlequin, cessez.

CASSANDRE.

» Elle résiste un peu, mais elle finit.....

ARLEQUIN, *qui a embrassé Argentine.*

Par se rendre.

ARGENTINE.

C'est très-mal, monsieur.

CASSANDRE.

» Oui, messieurs, c'est fort mal, mais à la scène  
on excuse ces petites licences.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

Tu l'entends.

CASSANDRE.

» Le tuteur; qui n'a rien vu, continue et dit au  
» peintre : j'espère, monsieur, qu'une seule séance  
» suffira pour m'achever de peindre.

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

CASSANDRE.

» Commencez-vous à m'attraper?

ARLEQUIN

Je crois que je finirai par-là.

CASSANDRE.

» Votre exactitude vous fera infiniment d'honneur

» dans l'esprit de ma pupile, à laquelle je destine  
» ce portrait.

ARLEQUIN.

Cela ne sera pas vrai.

CASSANDRE.

» Ici le peintre serre la main de son amante et  
» lui fait partager le chagrin que lui cause ce mariage

» Isidore

» Non, Adraste, je ne serai jamais à d'autre  
» qu'à vous.

ALEQUIN, à *Argentine*.

Tu m'aimeras toujours.

CASSANDRE.

» Et pour vous le prouver, cherchez un moyen  
» de me soustraire au pouvoir de mon tuteur.

» Le Peintre

» Je ne vois qu'un enlèvement.

ARLEQUIN.

Eh! oui, sangodémi, un enlèvement.

ARGENTINE.

Impossible.

CASSANDRE.

» Quelques-uns des gens qui nous entourent ont  
» disparu, les autres sont profondément endormis.

ARLEQUIN.

Il a raison, tout le monde dort.

CASSANDRE.

» Le tuteur ne nous voit pas.

ARLEQUIN.

C'est un homme dont les vues sont bornées.

CASSANDRE.

» Cédez à l'amour le plus vrai ; osez me suivre

ARLEQUIN.

Il parle pour moi.

CASSANDRE.

» Votre résistance est un outrage à l'amour.

ARLEQUIN.

Je ne m'expliquerais pas mieux.

ARGENTINE.

Je crains.....

CASSANDRE.

» Qu'une crainte déplacée ne vous arrête point :  
» il n'est personne qui n'approuve votre démarche,  
» puisqu'elle a pour but de vous réunir à l'amant  
» le plus sincère.

ARGENTINE.

Puissé-je n'avoir jamais à m'en repentir !

CASSANDRE.

» Tandis que le tuteur se reposant sur la vigilance  
» de ses domestiques, promène ses yeux autour de  
» lui, le jeune peintre et sa maîtresse traversent à  
» pas de loup l'appartement, passent auprès de gens  
» endormis, gagnent la porte sans avoir été vu ; et  
» disparaissent en riant. (*Arlequin et Argentine exécutent ce que vient de lire Cassandre.*) Sentez-vous, messieurs, le comique de la situation ! voyez-vous d'ici la colère du tuteur lorsqu'il saura qu'on l'a trompé de cette manière.... Heim ! heim !.... messieurs, le silence dont vous m'honorez est certainement .... Voilà des gens qui m'écoutent avec une attention aussi flâneuse qu'extraordinaire, (*Il lit*)  
» Nos jeunes gens sont donc partis, et le tuteur, qui  
» croit qu'on continue de le peindre, se balançant  
avec

avec graces sur son fauteuil, cherche à donner à sa figure une expression d'aménité qui ne lui est pas ordinaire. Mais les amans n'ont pu aller loin, un domestique les voit, et les ramène en criant.....

S C E N E D E R N I E R E.

LES PRECEDENS, GILLES, ARLEQUIN, ARGENTINE

GILLES.

Au secours, au secours, M. Cassandre; voilà un ravisseur que je vous ramène.

TOUS, *éveillés par Gilles.*

Bravo! bravo.

GILLES.

Je l'ai arrêté au passage.

UN AUDITEUR.

Oui, le passage est charmant; mon cousin l'a lu comme un ange.

GILLES.

Il ne s'agit pas de cela, Arlequin...

CASSANDRE.

Où en est son dessein.

GILLES.

Je ne lui ai pas laissé le tems d'achever.

CASSANDRE.

Et pourquoi, s'il-vous-plait?

GILLES.

C'est qu'il enlevait...

CASSANDRE.

Tous les suffrages.

GILLES.

Non, mais votre nièce que voilà.

CASSANDRE.

Que dit-il, vous enleviez Argentine?

ARLEQUIN.

- » J'adore votre nièce, et votre nièce m'aime,
- » J'ai su tout entreprendre, et plein d'un zèle extrême,
- » L'arracher à des nœuds qui feraient son tourment.

CASSANDRE.

Troubler le repos de ma famille.

UN AUDITEUR.

Je dormais de si bon cœur.

CASSANDRE.

Par un crime de cette nature.

ARLEQUIN.

- » Les crimes de l'amour s'excusent aisément.

CASSANDRE.

Exposer sa réputation.

ARLEQUIN.

- » Pour que de son honneur on ne puisse médire,
- » Chez le traître voisin, moi j'allais la conduire.

CASSANDRE.

Et que fut-elle devenue, malheureux.

ARLEQUIN.

- » Ne vous emportez pas, avant la fin du jour,
- » L'hymen eut réparé les fautes de l'amour.

GILLES.

Il a réponse à tout.

CASSANDRE.

Je crois qu'il me raille.

ARLEQUIN.

Je profite de vos leçons, et trouve vos principes si naturels, que sur-le-champ je les mets en pratique.

CASSANDRE.

Comment.

ARLEQUIN.

C'est par admiration pour vous que j'ai enlevé

Argentine, et pour prouver à tout le monde qu'il n'y a rien d'aussi délicat que vos ouvrages, et de plus simple que leurs intrigues.

CASSANDRE.

En vérité; mais c'est fort bien, mon mai.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi, papa Cassandre; Argentine ne veut pas de Gilles pour son mari, la démarche qu'elle vient de faire prouve son amour pour moi. Consentez à notre union. Comme peintre, comme auteur, je vous offre également mes services. Je composerai des petites pièces que vous ferez paraître en public sous votre nom, vos ouvrages sifflés seront de moi, mes ouvrages applaudis seront de vous; peut-on être plus accommodant?

ARGENTINE.

Mon cher oncle!

CASSANDRE.

Tant de générosité me touche; oui, mon cher Arlequin, ma nièce est à toi, dont le pinceau va m'immortaliser... Eh! mais, ce pauvre Gilles...

ARLEQUIN.

Restera garçon.

GILLES.

C'est consolant.

ARLEQUIN.

Cette famille-là trouvera toujours à se perpétuer.

VAUDEVILLE,

AIR : *De la cinquième Edition.*

CASSANDRE.

A ma nièce je vais t'unir  
Ne lui sois jamais infidèle,  
Mais que l'amour et le plaisir  
Te ramènent toujours près d'elle.  
On dit que pour vivre content

**Se marier est nécessaire ,  
C'est la seule chose pourtant  
Que je n'ai pas voulu refaire.**

**G I L L E S .**

**Refaire est le comble de l'art  
On refait Corneille , Voltaire ,  
On a refait Gentil-Bernard  
On a refait jusqu'à Molière.  
On a refait Lully, Rameau,  
Mais par malheur dans cette affaire  
Tout ce qu'on a fait de nouveau  
Est la seule chose à refaire.**

**A R L E Q U I N .**

**Toi qui de Raphael mourant  
Nous peint les honneurs et la gloire ;  
Toi qui , d'Aboukir , savamment ,  
Nous peint la sanglante victoire  
Toi dont les aimables pinceaux  
Deux fois nous offrent la Vallière ;  
Le goût admire vos tableaux  
L'art n'y trouve rien à refaire.**

**A R G E N T I N E .**

**Si le public dans ce moment  
Au sort de l'Auteur s'intéresse ,  
Sans y faire aucun changement  
Nous donnerons encor sa pièce.  
Mais si peu satisfait des trsits  
Qu'on vient de hasarder pour plaire ,  
Il trouvait l'ouvrage mauvais  
Cassandre est là pour le refaire.**

20. IV. 63

**F I N .**